

● Atelier écriture-illustration ou comment "réconcilier le mortier, le pilon et le Moulinex"...

Il y a bien longtemps de cela, un homme et une femme se désolaient de n'avoir que sept garçons. Ils auraient tellement aimé avoir une fille qui puisse leur préparer de bons petits plats et s'occuper d'eux durant leurs vieux jours....

Jadis, le soleil et la lune étaient bons amis...

Du temps où les tortues allaient toutes nues...

Que peut apporter une Française qui va pour la première fois au Togo animer un atelier de création d'albums ? Telle est la question que je me suis posée quand Noëlle Sédack, bibliothécaire du Centre Culturel français de Lomé m'a faxé les contes qu'avaient écrits les futurs stagiaires, recrutés par concours. Si j'aime et lis des contes, je ne les connais pas. Comment puis-je aider des stagiaires à se réapproprier ces contes qui appartiennent à une tradition qui n'est pas la mienne ?

Malgré mon inquiétude, j'acceptai, tant le projet, soutenu par le Centre Culture français et le Projet Lecture Publique avec Jean-Michel Guillon, me semblait excitant. Pendant dix jours pleins, le peintre William Wilson et moi animerions cet atelier comprenant vingt stagiaires, dix auteurs, dix illustrateurs qui travailleraient en tandems sur un album pour les enfants. Une fois sur les lieux, nous constatons que Noëlle Sédack et Jean-Michel Guillon se passionnent véritablement pour le projet, et que nous sommes tous les quatre sur la même longueur d'onde. Les stagiaires, dans l'ensemble, ont moins de trente ans sauf deux auteurs confirmés qui en ont quarante. Quatre femmes seulement participent à l'atelier contre seize hommes. William et moi, nous demandons aux stagiaires d'apporter tout le matériel dont ils disposent : dessins, cartes postales, tableaux, poèmes, pièces de théâtre, rêves, les projets de grandes œuvres impossibles et les absurdes petits bouts. Ainsi peuvent-ils repérer leurs affinités et former des tandems.

Pour travailler sur quel projet ?

Deux possibilités se présentent à eux : travailler dans le cadre de la collection "Le caméléon vert" co-éditée par Edicef qui publie des albums de vingt-deux pages pour les enfants de quatre à huit ans, une occasion à ne pas manquer si l'on sait le pas décisif que constitue la publication d'un premier récit, ou bien chercher des pistes pour une création plus personnelle hors collection. Dans un premier temps, ils optent pour la première solution.

Je propose aux auteurs d'écrire la quatrième de couverture du conte qu'ils ont rédigé pour le concours, une astuce d'éditeur. A partir d'un résumé on peut déceler aussitôt les points faibles et les points forts d'un récit. Lorsque les auteurs sont invités, un par un, à lire leur quatrième devant le groupe, les voilà qui bondissent au milieu de la pièce, et se mettent à raconter leur récit avec une verve que leur texte est loin de posséder. C'est sur ce passage décisif de l'oral à l'écrit que je décide d'intervenir. Je ferai au préalable conter et re-conter son histoire à chaque auteur : l'écriture devra retrouver l'équivalent des silences, des intonations de la voix, d'un rire, d'une syncope, d'où tout un travail sur le rythme et la sonorité. Avant mon voyage, j'avais demandé à enregistrer les séances mais une fois sur place, je crains que le magnétophone ne devienne un malotru.

Le choix des contes ne m'enthousiasme toujours pas. Si la tortue toute nue de Yawovi ou le vautour chevelu de Jules qui a inventé *Le Pêcheur et le vautour* m'amuse, je ne comprends pas pourquoi Aurélie fait prospérer son roi





polygame et j'estime la lune bien indulgente à l'égard du soleil qui a séduit ses filles, dans le conte d'Amlon.

Comment s'approprier les contes de sa propre culture ? En les projetant dans le futur comme l'a fait Assem dans sa version futuriste de Blanche-Neige où une wonder-woman reconstruite de pied en cap par la chirurgie esthétique remplace la méchante reine ? Peut-être en variant les traitements, humour, fantastique, dramatique, susceptibles d'apporter une distance critique. À travers des contes de leur invention, certains stagiaires pointent la polygamie, le rôle de la petite fille, les groupes d'hommes médissant sous l'Arbre à Palabres, mais le fil conducteur n'apparaît pas clairement. Et le goût pour la poésie que tous revendiquent vire parfois au sentimentalisme moralisant.

Sans doute ont-ils sous-estimé la difficulté d'écrire un conte et c'est pourquoi William et moi les encourageons à écrire de brefs récits de vie quotidienne structurés à la manière de contes dans lesquels les lecteurs reconnaîtraient leur environnement familial. Voici qui les déconcerte ; certains ont du mal à comprendre que le matériau premier est en eux-mêmes et autour d'eux comme l'écrit Thoreau en une métaphore canine "Ronge ton os personnel, enfouis-le, déterre-le et ronge-le encore".

Là se situe la phase la plus passionnante de mon travail et que me facilite un vif penchant à l'empathie : écouter l'autre parler de ce qu'il aime et connaît, résonner à ses paroles et s'écrier au moment où il s'y attend le moins : "Écris ce que tu me racontes !", en un mot, aider chacun à débusquer son talent. Si les stagiaires ont pu croire, avant notre venue, qu'ils devaient se conformer à l'image que nous attendions d'eux, ils se rendent à cette évidence : ce stage n'a de sens que s'ils affirment leur singularité.

Iladiza, d'origine nigérienne, qui a enseigné le haoussa aux Langues Orientales à Paris où elle a vécu pendant dix ans, fait la jonction entre la culture africaine et la française, décodant les comportements et les demandes. Dans les *Ballons messagers*, elle raconte avec un ton savoureux l'anniversaire d'un enfant qui se termine en apothéose par un lancer de ballons.

Dans *Ma première photo*, Cossy Guénou, poète et écrivain, raconte comment, à l'âge de dix ans, il quitta la campagne pour le bourg et souffrit mille morts en traversant toute la ville, vêtu d'un costume neuf, pour se faire photographier.

Avec *Aytévi le petit curieux*, Gustave Akapo Adsigninou décrit la fugue d'un enfant qui découvre les attraits de la ville dans la rue des saveurs de Mémé Miam Miam et ses dangers lorsqu'il surprend une bagarre entre deux enfants des rues.

Folly Aballo Komlan, qui est auteur dramatique, conte dans *Le Baptême de la brousse*, l'initiation d'un enfant des villes aux jeux des petits paysans de son âge qui jouent à étouffer des rats et devient un homme en tuant une vipère à mains nues.

Avec *L'habitation*, Tinka, qui est conseillère pédagogique, décrit la découverte d'une termitière par un enfant. De même que je souhaitais qu'ils trouvent une dimension intime à l'intérieur de leur conte, je les tarabuste pour qu'ils amplifient leur récit quotidien dans le mythe. Tous insatiables curieux, nous nous racontons encore et encore des souvenirs d'enfance, des contes, des légendes en une explosion permanente d'associations et de coqs à l'àne.

Pendant ce temps, les illustrateurs ont commencé à dessiner les personnages de leur histoire. Taofik, 16 ans, et Adrien, 17 ans, en tandem virtuose, avancent à toute allure sur les illustrations du texte d'Hadiza Nazal de Souza avec un traité proche des mangas. Jope vitupère : aucun texte ne trouve grâce à ses yeux. Plutôt plasticien qu'illustrateur, peintre et sculpteur, il veut exploser dans la couleur. En collaboration avec les auteurs, les illustrateurs fabriquent le chemin de fer, c'est à dire les pages du livre dessinées à la queue leu leu comme les wagons d'un train. William leur apprend à moduler le rythme des pages : chacune doit amener une surprise par rapport à la précédente d'où l'intérêt de changer de plan et de perspective. Et il les pousse à affirmer des choix, des intentions fortes.

Ceux qui ont terminé leur texte passent à un deuxième, plus personnel. Comme Edicef ne publiera que deux manuscrits sur les dix, il est judicieux de travailler aussi hors collection. Les écritures se départissent peu à peu de leur côté amidonné, les images jaillissent. Hadiza passe ses nuits à écrire et brandit de nouveaux textes au petit matin. Gustave, avec ses quatre textes, a ouvert le robinet et sa baignoire déborde. Il ne faut pas perdre une minute de ces dix jours d'atelier. Le dernier jour, la gageure est tenue : les dix textes sont écrits, corrigés, présentés selon le découpage du chemin de fer, avec les quatrième de couverture, les illustrateurs ont finalisé au moins deux illustrations et réalisé les autres en croquis. Miracle... Jope tient enfin un texte où les couleurs explosent, *Le petit barbouilleur de minuit*, que Gustave a écrit au sprint.



Tout s'est passé si vite que nous n'avons pas profité de la manifestation "Lire en fête" qui se déroulait en même temps au Centre Culturel français. L'exposition des illustrateurs africains présentée à Bologne en avril 99 a beaucoup plu par la diversité de ses choix. Maintenant le moment est venu de faire le point sur cet atelier, si riche que je travaille depuis avec une énergie nouvelle en tentant d'appliquer moi-même les conseils que je prodiguais aux stagiaires. Bien entendu, je regrette la faible présence des filles. Sur les 8214 inscrits du Réseau de Lecture Publique (25 bibliothèques préfectorales) les femmes représentent 23% du lectorat dont 4% de femmes de plus de vingt ans et 19% de femmes de moins de vingt ans. Le taux de scolarisation des filles est beaucoup plus faible que celui des garçons et la plupart ne dépasse pas le primaire.

Si, comme nous le souhaitons, un suivi de l'atelier est envisagé, il est temps de songer à enraciner le travail déjà effectué dans un projet ambitieux. Nous n'avons pas pu intervenir sur tous les fronts. Une des idées de William était de pallier le manque d'albums sur la réalité africaine : constituer un imagier qui présente des mangues, des papayes, des flamboyants et "réconcilier - selon le mot d'Hadiza - le mortier, le pilon et le Moulinex", ce qui correspond à un besoin réel. Sur ce plan, tout reste à faire.

Rares sont les stagiaires qui ont su trouver un ton en écrivant leur histoire alors qu'ils l'ont d'emblée lorsqu'ils la racontent. Ne serait-il pas judicieux d'envisager un travail spécifique sur les liens possibles et vivants entre l'oral et l'écrit ? Les textes manquent parfois de cet humour pourtant si présent dans la vie, qui donne aux relations humaines du liant et toute leur dimension d'étonnement. La grande "Rencontre des rires africains et européens" que François Gaudeau, directeur du Centre Culturel Français, envisage en novembre 2000 à Lomé se situe dans cette perspective... À suivre.

Marie Saint-Dizier
Écrivain

Au Rwanda



Écrire par devoir de mémoire

Quatre ans après le génocide des Tutsi et le massacre des Hutu du Rwanda qui ont fait plus d'un million de morts dans une indifférence quasi générale, sous l'impulsion de Fest'Africa, festival de littérature négro-africaine qui se déroule à Lille (France), une dizaine d'écrivains africains ont séjourné en juillet et août 1998 au Rwanda pour une résidence d'écriture.

Le but de l'opération est de partager le deuil avec les Rwandais et de produire un livre du genre de leur choix sur le génocide.

Le premier, celui du Sénégalais Boubacar Boris Diop vient de paraître aux éditions Stock : *Murambi, le livre des ossements* (mars 2000).

À paraître :

- *L'ainé des orphelins* (Seuil, mai 2000) de Tierno Monénembo.
- *La phalène des collines* (Le Figuiier, mai 2000) de Koulsy Lamko
- *Murekatete* (Le Figuiier, mai 2000) de Monique Ilboudo
- *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger* (Le Figuiier, mai 2000) de Jean-Marie Vianney Rurangwa
- *Nyamirambo* (Le Figuiier, mai 2000) de Nocky Djedanoum
- *La colère des morts* (Actes Sud, octobre 2000) de Véronique Tadjo
- *Terminus, textes pour le Rwanda* (Le Serpent à plumes, octobre 2000) de Abdourahman Wabéri
- *Great sadness* de Méja Mwangi
- *France-Rwanda ; les coulisses du génocide* de Vénuste Kayimahe.

Tous ces livres seront adaptés en une création dramatique plurielle.

L'association Arts et Médias d'Afrique organise du 27 mai au 3 juin 2000, la première édition africaine de "Fest'Africa" au Rwanda.

Maïmouna Coulibaly